

pas dans tes petits ouvrages. Il faut te proposer de traduire un poème, en choisir un qui soit assez court, et ne pas désespérer que tu ne l'aies fini. Et puis, mon cher ami, lis et relis *Racine*. Tu vois que moi aussi je fais des vers, quand je veux ; mais je doute que Racine eût avoué celui-là.

Mon cher ami, quand tu verras M. *Deroziers* parle-lui un peu de moi ; tu lui diras que le souvenir de ses bontés est un des plus vifs que j'aie gardé ; tu lui diras encore que je me fais une grande joie de le revoir dans trois mois.

Rappelle-moi au bon souvenir de MM. *Justian* et Eugène, et dans ta très prochaine lettre, donne-moi de leurs nouvelles. Donne un gros baiser à mon père et à ma mère en souvenir de moi, et dis-leur que dans trois mois, je leur en donnerai bien d'autres !

Et puis, mon ami, écris-moi, de grâce. Le jour où tu partis pour *Limonest* tu me dis dans un petit billet que tu m'écrirais aussitôt que tu y serais arrivé. Cependant, mon ami, c'était le 7, et nous sommes au 26, et je n'ai rien reçu. Que diable ! cependant un homme n'a que sa parole. Je t'embrasse bien fort, aime-moi un peu, pardonne-moi mes longs sermons et veuille m'écrire longuement. Je te dirai que dans la bataille, j'ai eu un courage étonnant, et que je suis fort irrité contre les journaux qui n'ont pas dit un mot de moi. A présent que la France s'arrange comme elle pourra je ne me mêle plus de ses affaires. Turpauld te fait bien ses compliments et Lorenti aussi ; pour moi je t'aime de tout mon cœur, je souffre de tes souffrances, je t'exhorte à les supporter avec courage, et j'en désire vivement la fin.

Au revoir dans trois mois.